

LIVRES A LIRE

Nous parlerons comme on écrit,

Théoret, France, Ed. Les Herbes Rouges, Montréal, 176 pp.

*Carole Massé,
L'Écriture paradoxale*

'... J'ai marché vers qui n'y serait pas le sachant. Or, c'est ainsi depuis le commencement.'

Ainsi se termine le livre de France Théoret, *Nous parlerons comme on écrit*, et ainsi, aurons-nous compris, aura-t-il été commencé. Comme une marche vers l'autre qui existe parce que nous le ressentons cruellement absent. . . Ainsi commence l'écriture, comme un aller et retour incessant autour d'un centre vide ou blanc, comme l'entaille même d'un sens qui est son désir, en tant que trajet d'un corps traversant répétitivement, sans jamais l'entamer, la hantise de sa disparition.

Disparition, mort, absence de l'autre: en près de deux cents pages, Théoret retrace les fondements de son existence de sujet provoquant paradoxalement l'effondrement répétitif de son affirmation en je. Et pourtant, jamais un livre aussi noué par et dans la solitude et la séparation de tout sujet vivant n'évoque autant l'appel passionnel d'une présence ou d'une parole. Jamais un livre lié par et dans les multiples formes du désespoir ne s'avère désespérant du désespoir, tel un espoir sans illusion, sans l'optimisme béat des militants de parti ou sans parti; espoir à définir comme la venue aux formes de sa possibilité (d'exister), en dehors de la dette ou de la reconnaissance éternelle, la venue à sa parole de sujet qui pour Théoret prend la figure de son écriture.

Il semble qu'en ce livre d'une densité admirable, Théoret se porte ou est emportée aux limites de l'écriture: la mort, à l'origine, insupportable; ou l'origine, insupportable, comme la mort qui nous a fait entrer dans la solitude de notre corps, de notre langue, et de notre écriture sans plus de mère ou de maître, sans plus de Sein ou de Sens que ce soit, l'origine, intolérable, comme l'expérience de la séparation qui nous a fait entrer dans notre mortalité et infidélité qui recrée notre culpabilité et sa dette éternelle.

Théoret se porte ou est emportée aux limites de l'écriture. . .

Alors Théoret, par l'écriture, refait sa mort c'est-à-dire son origine, s'offre le texte de son origine perdue, et donc de sa solitude et de sa mort retrouvées. Et c'est au coeur de cette finitude que l'écriture vient la délivrer, la mettre au monde, à la lettre qui la livre à l'infini, à l'infigurable de son jeu en tant que je, irremplaçable.

Livre d'une force exemplaire, car l'écriture se tramant de l'angoisse d'exister s'y fraye dans la rupture et le déchirement constants: écriture paradoxale qui se tisse entre l'abysse et l'artifice, entre l'expérience de la plongée en la plus grande intimité (vécu, phantasmes, histoire personnelle) et la fabrication de l'objet (structuration rigoureuse du texte, thèmes récurrents ou répétitifs assurant une certaine forme de lisibilité, de décodage du livre). L'écriture paradoxale relance sans arrêt l'expé-

rience abyssale de l'écrivain, dans sa chute vertigineuse dans le trou de la langue, dans le manque originel qui fait langue, là où il affronte le drame de la séparation et le travail de deuil continué qu'est le simple fait vivre et de parler, en même temps que l'écriture paradoxale relance la fabrique de l'artifice ('art', 'métier'), là où le sujet refusant la solitude et la séparation construit le jeu de sa séduction, échafaude sa voix pour lancer infiniment le même appel d'amour, dans la forme la plus achevée ou accomplie d'un objet qui force la fascination.

Alors le livre crie: je écris par et dans la séparation que je t'écris, que je te crée, pour refuser de t'être séparé. Et c'est comme si l'écrivain glissant dans l'abîme de la solitude réussissait encore à maquiller quelque peu sa peur, pour ne pas faire peur et être abandonné une seconde fois des lecteurs et lectrices solitaires niant aussi lui être définitivement séparés. Et c'est ainsi depuis le commencement qu'on ne peut pas voir, ou savoir. On marche, on vit, on lit. on écrit par cela qu'on ignore mais pour ça, le maillon manquant à l'origine, par lequel l'on ne pourrait vivre ou écrire, le comblant, le couvrant ou le recouvrant. Et pourtant l'on ne vit encore que pour le taire, l'on écrit encore que pour l'effacer, cela même qui nous fait exister, fracturée, divisée, scindée par cette vaine attente d'un plein impossible, d'un Impossible qui nous fit possible, et impossible encore pour certains.

Cet Impossible Théoret le traverse non sans douleur, non sans savoir qu'on ne le traverse jamais une fois pour toutes, mais en fait qu'on l'entaille une fois pour d'autres, avec la possibilité momentanée et non défi-

nitive d'une écriture qui se coupe de cet Impossible, origine, pour s'étaler, s'étendre dans le temps et l'espace concret d'un livre, là où se commentent, sans savoir, d'autres livres pour redonner à une main tremblante son nom, perdu.

Nous parlerons comme on écrit: un roman d'une singularité féroce, dont l'empleur du souffle découvre la nuit dont nous nous aveuglons, l'aphasie dont nous nous baïllonnons pour oublier la souffrance de l'existence mais simultanément découvre les liens, les échanges, les paroles, la vaste circulation d'émotions, d'amitiés, de signes, vibrant, s'appelant, éclatant pour faire le jour possible à cette impossible nuit.

Livre capital qui nous ouvre à la béance inconnue sous le ressentiment d'écrire ou de parler.



La Face cachée d'Eve,

les femmes dans le monde arabe, Naoual El Saadaoui. Traduction française de l'anglais par Elizabeth Geiger. Editions des femmes, Paris, 1982. 411 pp.

Dalila Zeghar Maschino

Naoual El Saadaoui nous fait pénétrer dans son univers, celui de *La Face cachée d'Eve*. Un monde rude, brutal. Un espace réduit où se débattent la femme égyptienne, les femmes arabes. Elle a six ans lorsque, dans son sommeil profond, elle sent des mains glacées se poser sur son corps chaud. Immobilisée, étourdie par les cris, aveuglée par les larmes, elle aperçoit la lame plonger entre ses cuisses. Des femmes, sa mère, lui tranchent d'un coup sec son clitoris. Sa vie reste marquée à jamais par cet épisode. "Pourquoi moi, pourquoi ma soeur, se dit-elle? pourquoi préfère-t-on mon frère à nous?" Les injustices lui confirment que naître fille n'est pas un bonheur mais une humiliation constante, un destin de malheureuse.

Peu à peu elle découvre que la majorité des femmes subissent le même sort. Après le traumatisme de l'excision qui la prive à jamais d'une

source de plaisir, la fillette doit lutter pour conserver sa virginité, indispensable au mariage. L'agression sexuelle la guette partout, au sein de la famille élargie ou à l'école. Si elle perd cette petite membrane, l'hymen, c'est le déshonneur pour sa famille et pour son mari. Répudiée le soir même du mariage; les portes se referment sur elle. La société l'exclut. Elle veut fuir, mais où? Dans la rue, dans la prostitution?

Fillette, femme mariée, répudiée, prostituée ou "travailleuse", la femme reste toujours victime d'un univers où l'homme est Dieu. Enfant, adolescent ou adulte, l'homme est un patriarcat qui guide, dirige et décide de la vie ou de la mort de la femme qui lui appartient, soeur, cousine ou épouse.

En Occident, il est courant d'entendre dire que c'est l'Islam qui est la cause de l'oppression de la femme arabe. Ce lieu commun est même repris par des auteurs qui prétendent connaître ces sociétés, comme Juliette Minces dans son livre *La Femme dans le monde arabe*, ouvrage coloré d'un exotisme trop courant. L'apport de Naoual El Saadaoui à ce niveau est important car il détruit beaucoup de clichés relatifs aux rapports qui existent entre l'Islam et la condition de la femme.

L'auteure nous montre ainsi que l'Islam encourage la sexualité et les échanges amoureux entre les hommes et les femmes. Elle nous donne aussi des citations du Coran dans lesquelles il apparaît que Mohammed considère que l'épanouissement sexuel de la femme est nécessaire à l'accomplissement de sa personnalité. Il fut le premier homme religieux à recommander un prélude amoureux à l'acte sexuel, tandis que le judaïsme et le christianisme restent froids à ce sujet. L'origine de l'excision n'est pas musulmane. Cette coutume était déjà répandue dans plusieurs régions du monde, et Mohammed a voulu l'éliminer car il la trouvait nuisible au bonheur de la femme.

Il existe cependant des contradictions au sein de la doctrine musulmane qui proviennent en partie des

emprunts de l'Islam aux religions monothéistes qui l'ont précédé. Ainsi Naoual El Saadaoui pense que ces contradictions proviennent directement du raisonnement austère et réactionnaire du christianisme et du judaïsme en matière de sexualité. C'est ainsi que l'Islam a hérité de ces deux religions une image d'Eve perverse tandis que le culte de la Vierge Marie a engendré celui de la virginité chez la femme.

... la femme rest toujours
victime d'un univers où
l'homme est Dieu.

Dès le début, les philosophes et les théologiens de l'Islam se sont ainsi vus confrontés à deux conceptions opposées: l'une reconnaît pleinement à la femme le droit à une vie amoureuse et sexuelle; l'autre prétend qu'une société qui accepte la sexualité de la femme va vers l'anarchie. Pour réconcilier ces deux conceptions, les hommes sages ont décidé de réglementer strictement la sexualité. Après la mort de Mohammed, le statut de la femme se dégrade tandis que l'empire arabe s'étend, que la richesse s'accroît et que les hommes vont guerroyer ou commencer dans des contrées lointaines. La femme est cloîtrée. L'honneur et la fierté d'une tribu reposent sur la moralité et la chasteté de ses femmes. D'ailleurs, les femmes sans morale ne risqueraient-elles pas de provoquer un éparpillement de la richesse en mettant au monde des héritiers illégitimes?

Les temps passent, l'empire décline; plus tard, le colonialisme s'installe, puis l'indépendance survient. Mais la femme reste cloîtrée, la société civile lui demeure interdite et l'homme reste le maître tout-puissant.

L'Islam officiel est devenu celui des classes possédantes, explique Naoual El Saadaoui. Conservatrice, cette idéologie a servi le colonialisme en prêchant au peuple la résistance passive, le repli sur le passé, laissant

au colon le loisir de s'appropriier le présent. Cependant, c'est également dans l'Islam que les mouvements progressistes nationalistes épris de justice sociale vont trouver la source et les fondements idéologiques de leur lutte émancipatrice.

Aujourd'hui, l'origine du retard qu'accuse la situation de la femme dans les pays arabes est essentiellement due, selon Naoual El Saadaoui, au maintien d'un petit nombre de forces économiques et politiques réactionnaires soutenues et armées par les gouvernements occidentaux. Source de pétrole, carrefour stratégique entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, lien entre la Méditerranée et l'océan Indien, le monde arabe est vital pour la stabilité d'un Occident en désarroi. Tant que ce dernier pourra maintenir ses griffes sur le monde arabe, l'univers social des femmes arabes restera fondamentalement répressif.

Dans cette société bloquée par le conservatisme et la domination étrangère un sentiment de dualité complique encore la marche des femmes vers un monde meilleur. La volonté de lutter pour sortir du blocage culturel et entrer dans le modernisme n'est souvent qu'une imitation irréfléchie de l'Occident. Cette volonté d'avancer se trouve confrontée au désir de rester fidèle à diverses traditions de l'Islam et de l'Orient. Ce tiraillement se traduit par une duplicité au sein des valeurs morales. Les femmes souffrent beaucoup de cette duplicité que le capitalisme alimente et exploite. D'un côté, il ne cesse de rappeler aux populations arabes la nécessité de respecter les traditions religieuses et morales. Il met des sommes considérables à la disposition de tendances et de groupes qui prêchent l'orthodoxie et le fanatisme religieux. De l'autre côté, dès qu'il a besoin d'écouler sa marchandise, le capitalisme s'empresse, au moyen de films, de la télévision et d'annonces diverses de nier ces mêmes valeurs: la femme et la sexualité deviennent alors des supports publicitaires par excellence. Aujourd'hui, les femmes arabes mènent seules leur lutte.

Elles sont d'autant plus seules, nous dit Naoual El Saadaoui, que même des chercheurs, des écrivains, des artistes occidentaux qui se disent orientalistes jouent le jeu des agences de voyage occidentales en présentant, comme l'a fait Pasolini, le monde arabe comme celui des "Mille et une nuits":

Le cliché de l'Arabe possédé par le démon du sexe et se vautrant dans son vaste harem s'est maintenu jusqu'à nos jours (. . .). Quant aux femmes, elles exécutent toujours des danses onduleuses, étalent leurs ventres nus et font frémir leurs hanches; rusées et mystérieuses, elles séduisent les hommes en faisant miroiter des passions effrénées — en un mot: elles sont calquées sur les esclaves du calife Haroun al Rashid dans les mille et une nuits. (p. 273).

Ces portraits ne correspondent pas aux Arabes d'aujourd'hui. Ils ne sont même pas fidèles à la vie des gens de cette époque, car ce sont des descriptions de la vie des seigneurs et de leurs concubines. En maintenant une telle image, ces écrivains et ces artistes contribuent à renforcer dans l'esprit des gens l'image déformée qu'ils ont des peuples arabes, à dénaturer le sens profond de leur lutte pour l'indépendance, le progrès et le contrôle de leur destinée.

Aujourd'hui, la solitude des femmes arabes dont nous parle Naoual El Saadaoui revêt un visage criant: les femmes de Beyrouth ouest, pilonnées pendant des semaines, les palestiniennes des camps de Sabra et Chatila qui ont vu leur mère, leur soeur, leur ami, ou leur époux se faire égorger savent qu'elles sont seules, face à l'indifférence de l'Occident.

Cette tragédie illustre l'un des messages essentiels de Naoual El Saadaoui: la condition des femmes arabes, avec son cortège d'injustices et d'inégalités, demeure inséparable de l'ensemble des problèmes du monde arabe. C'est donc une présentation des maux principaux qui affligent ces sociétés que nous présente, en tant que femme arabe,

Naoual El Saadaoui. Le chemin à parcourir est encore long. Pour elle, l'écroulement de l'ordre néo-colonial est la première condition nécessaire à l'émancipation de la femme. Elle sait pourtant que la lutte des femmes ne pourra pas s'arrêter à ce stade:

Nous, femmes des pays arabes, nous savons que nous subissons encore l'esclavage, mais nous savons aussi que celui-ci n'est pas lié au fait que nous sommes orientales ou arabes ou que nous faisons partie des sociétés islamiques, mais au système patriarcal qui domine le monde depuis des millénaires. (p. 38)



Le Pouvoir? connais pas!,

Lise Payette, éditions Québec/Amérique, Montréal 1982, 212 pp.

Mair Verthuy

Après une assez longue et brillante carrière d'animatrice à la radio et à la télévision au Québec, Lise Payette décida en 1976 de lier son sort à celui du Parti québécois et, avec l'accord de René Lévesque, de se présenter comme candidate aux élections provinciales en novembre de la même année. Elle choisit le comté de Dorion où Lévesque lui-même avait été battu lors du scrutin précédent.

Malgré sa grande compétence, son sexe lui interdit les ministères les plus importants. . .

Croyant aider le Parti québécois dans l'opposition, elle se retrouva, comme tant d'autres le soir du 15 novembre, étonnée et jubilante, membre du parti qui avait balayé le Québec entier et qui devait former le prochain gouvernement.

Elle est donc "allée au pouvoir"; elle en est revenue après y être restée quatre ans et demi. D'abord ministre des consommateurs, coopératives et institutions financières,

poste qui lui permit de mener à bien plusieurs projets particulièrement difficiles dont la loi sur l'assurance-automobile, elle fut finalement nommée ministre d'Etat à la condition féminine, c'est à dire à la tête d'un ministère qui ne disposait d'aucun budget propre et où tout devait, et doit encore, être accompli par persuasion et par influence. Cette capacité de persuader et d'influencer lui fit défaut après sa remarque malencontreuse au sujet des Yvettes.

On se souviendra que le 9 mars 1980, en voulant dénoncer les modèles sexistes véhiculés par les livres scolaires au Québec, Madame Payette fit allusion à un texte sur Guy et Yvette, texte qui montre Guy en pleine activité sportive et Yvette en train d'aider sa mère aux tâches ménagères. Elle indiqua que ce conditionnement fait de toutes les Québécoises des Yvettes, enchaîna pour expliquer que la différence entre son parti et le parti libéral résidait dans le fait que le chef de ce dernier, Claude Ryan, aimerait que les femmes soient conformes à ce modèle. "Il est d'ailleurs," a-t-elle ajouté, "marié à une Yvette." Cette attaque directe et sans doute involontaire contre l'épouse du chef de l'opposition permit aux tenants du "non" au référendum sur la question de la souveraineté-association du Québec, d'organiser des milliers de femmes sous la bannière des "Yvettes pour le non."

Après l'échec de son parti au référendum, Lise Payette resta quelque temps en poste où elle continua son travail mais annonça environ six mois plus tard qu'elle ne se présenterait plus aux élections, préférant se retirer du jeu politique.

Depuis lors, l'on attend au Québec que Lise Payette livre au public ses réflexions sur cette étape de sa vie que constitue son passage au gouvernement. Avec *Le Pouvoir? connais pas!*, paru en avril 1982, c'est ce qu'elle a fait. Elle en retrace les grandes lignes: son désir d'aider le Parti québécois et ensuite de servir le Québec dans un poste responsable, son refus d'être la femme-alibi, sa

décision d'assumer les conséquences d'une bourde politique que ses ennemis à l'extérieur comme à l'intérieur du Parti ont grossi à souhait et qu'ils ont rendu, en partie au moins, responsable de la défaite de l'option "oui" au référendum. Faudrait-il que les Québécois et les Québécoises soient bien frivoles pour se laisser influencer par une telle vètille lors d'une décision qui engageait leur avenir.

Mais les femmes ont bon dos. Aussi bien Lise Payette que toutes les "Yvettes" déclarées de qui notre société patriarcale exige en général qu'elles préservent et conservent la langue, la foi, tout ce qui est tradition, culture, passé, mais à qui la société patriarcale reproche cette même conduite quand elle ne fait plus son affaire.

Il est difficile de savoir sur quel pied danser avec ces messieurs. Peut-être qu'aucun n'est le bon. C'est ce que semble nous dire Lise Payette qui, elle, s'est carrément retirée de la danse. Danse à laquelle elle ne participa jamais pleinement d'ailleurs, comme son titre l'indique. Elle ne devint jamais membre du club. Silencieuse, on lui reproche son mutisme; véhément, son agressivité. Sa forte carrure donna lieu à des plaisanteries. Son sexe lui interdit les ministères les plus importants et cela malgré la grande compétence et fermeté dont elle fit preuve ainsi que la popularité dont elle jouissait auprès du public. Mais peut-être ces dernières qualités furent-elles justement les attributs que ses collègues masculins eurent le plus de difficulté à lui pardonner et dont ils craignaient trop les conséquences si Lise Payette les mettait trop longtemps au service des femmes. Toujours est-il qu'elle s'est sentie "ministre de l'opposition" alors même qu'elle faisait partie du cabinet.

Son récit est à la fois émouvant et décevant. Émouvant parce qu'elle nous conte une expérience personnelle, faite de générosité, de ténacité, d'admiration, de déception, de défaite même, mais où ne perce aucune rancune. Les quelques coups

de patte (bien mérités) qui sont lancés aux membres de l'équipe gouvernementale le sont avec toutes griffes rentrées. Elle peut encore, par exemple, vouer une admiration illimitée à René Lévesque alors qu'il lui a fait clairement comprendre qu'une femme ne saurait accéder à un ministère tel que le travail ou l'éducation.

Elle se contredit à l'intérieur d'un seul et même paragraphe. Elle affirme que René Lévesque est un grand démocrate mais qu'il n'hésite pas à "réprimander ses ministres qui auraient osé exprimer une opinion différente de la sienne au caucus ou dans un conseil national du Parti." En quoi consiste alors sa démocratie? C'est ce que Lise Payette ne réussit pas à nous expliquer. C'est ce qui rend son livre si décevant, car d'analyse politique véritable il n'y en a point.

Elle parle ailleurs de "sociale-démocratie made in Québec," mais si elle s'érige contre la politique des multi-nationales américaines et la complicité de Toronto avec ces compagnies, elle semble s'intéresser davantage à la langue de communication qu'à l'effet des décisions prises sur les travailleurs. Nulle part elle n'offre une explication de ce que pourrait représenter pour le Québec un système politique tel que la sociale-démocratie ni du rôle joué par un tel projet dans le programme de son parti ou dans l'esprit de René Lévesque. Récemment à Washington ce dernier a pris la peine d'annoncer qu'il ne saurait être question de l'introduire au Québec.

Son féminisme même laisse à désirer. Munie de chiffres et de statistiques, riche (ou pauvre?) de sa propre expérience comme ministre, elle dénonce à juste titre la situation faite aux femmes. Il est évident, comme dans le cas des métallos de Rouyn-Noranda, qu'elle cherche à améliorer leur condition. Mais ses interventions sont ponctuelles; la théorie lui fait défaut. Il ne suffit pas, quoi qu'elle dise, que de nombreuses femmes aillent au pouvoir pour le transformer. Encore faut-il qu'elles comprennent leur tâche.

Lise Payette est forte surtout quand elle pressent l'attitude des Québécois. Elle prête à son ancien chef la capacité de les comprendre, de saisir leurs désirs profonds. Elle se sous-estime. C'est quand elle nous parle du vieillissement du gouvernement, du fait que la population ne vibre plus, qu'elle nous convainc le mieux. Comme beaucoup de ses compatriotes, à défaut peut-être d'être motivée par un projet politique précis, elle est animée par le désir informe, informulé, d'un avenir autre, encore à définir. Là-dessus le gouvernement aurait intérêt à l'écouter, s'il veut rétablir le contact perdu avec ceux et celles qui rêvent encore.

C'est après tout le livre d'une femme et, c'est vrai, d'une Yvette, dans le meilleur sens du terme, d'une personne pour qui les mots comme "aider", "servir", ont encore un sens. C'est une femme que de nombreuses Québécoises portent dans leur coeur. Il est d'autant plus regrettable que l'ambiguïté qui plane sur son livre contribue à maintenir la mystification dont nous souffrons toutes au sujet du pouvoir patriarcal.



La Storia,

par Elsa Morante, tomes I et II aux éditions Gallimard, Folio, nos 1214, 1215, 1974 et 1977 pour la traduction française de Michel Arnaud, 537 pp.; 446 pp., \$9.00.

Danielle Fournier

[Le texte généreux de la narratrice]

Il sera question, ici, d'un roman long comme une fresque à laquelle se rajoute toujours un tableau; lumineux comme un film tourné au bord de la mer; imposant comme une pièce ou un lied de Schubert, bref un livre et les composantes de son nom propre. Voilà, il s'agira d'un livre d'Elsa Morante, 'La Storia,' ou l'histoire de la faim, la fin d'une certaine histoire.

Le résumé pourrait être simple. Apparemment du moins. Durant la

dernière guerre mondiale, en Italie, une femme pauvre, à moitié juive et enseignant à de petits enfants, se fait violer par un soldat allemand assez jeune et saoul. Elle en aura un fils. Les tribulations et misères communes aux petites gens, comme on les nomme, se succèdent. Mais il y aura plus que cela. Il y a la peur et la faim qui creusent l'estomac, les vêtements élimés, les rats, le manque de tout, la violence. Seuls les chiens peuvent être les vrais confidents, les seuls qui savent, qui comprennent le silence, la misère, ceux qui écoutent, qui comprennent, qui parlent et qui répondent.

Un livre intelligent, qui fait appel à l'intelligence des mots et des émotions. . .

Oui, c'est un livre intelligent, un livre qui fait appel à l'intelligence des mots et des émotions, dans lequel la narratrice occupe une place plutôt particulière: qui est-elle? d'où vient-elle?

Une narratrice au moins double: omniprésente, absente, savante de l'avenir, reconnaissante du passé, sachant parler et laisser parler. Curieux tout de même que l'on dise d'une narratrice qu'elle laisse parler les personnages: Nino, le premier fils de Iduzza, fils et frère idolâtré, affublé de sobriquets tendres et amoureux; Useppe atteint du haut-mal ou de l'épilepsie, deuxième fils d'Iduzza (et du soldat), heureux uniquement à l'extérieur avec ses deux chiens, le premier, Blitz, qui aura une fin tragique et auquel succédera Bella, la magnifique chienne; ou encore les habitants de Pietralata, et toutes les autres, tous les autres connaissent l'existence de cette narratrice absolument unique.

Je pourrais encore longuement parler de cette position de narration, qui à elle seule envoie le récit, l'emporte et en fait sa véritable force. Nous ne le lisons pas dans le texte mais dans sa traduction qui semble bonne.

La lecture est une activité en vertu de laquelle et à laquelle nous accro-

chons nos fantasmes comme autant de jalons de plaisir, de désir, de souffrance, de joie et d'amour. Je pense que ce texte laisse circuler malgré les continuelles références à la mort, à la guerre, au nazisme et au fascisme, non seulement le discours amoureux mais aussi le geste amoureux de l'abandon entre le texte, l'écriture et la lecture.

En effet, comment font des corps pour vivre la violence de la guerre et de l'absence? Ces corps d'hommes, de femmes, d'enfants, de bêtes, sans mourir sur le champ de la désolation.

Le contexte socio-historique, l'Italie de la dernière guerre, peut être entendu ici, peut être lu sans patriotisme aveuglé, aveuglant et étouffant, et, si la souffrance est celle du sujet, on retrouve aussi dans une collectivité, une même souffrance malgré et avec en même temps ses différences.

Ainsi malgré la non-nouveauté des thèmes, l'écriture relativement respectueuse des formulations et déroulements classiques, nous reconnaissons la modernité de cette écriture en sa passion pour le texte et la construction architecturale.

Tout livre porte en son nom propre son énigme. Parfois elle se laisse deviner, elle se donne à déchiffrer simplement. Mais l'apparente simplicité de *La Storia* est dans le trop d'elle-même, dans l'excès de son don, dans la générosité de son texte.



Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre,

par Régine Robin, coll. "Dialectiques", Editions Complexes, 1979.

Michel Euvrard

Il y a une universitaire, historienne, spécialiste de la Bourgogne (auteure d'une thèse sur le baillage de Semur en Auxois), du nom, bien français, de Régine Robin, une personne "pratique, normée, institutionnalisée" dirait-on. Et voici qu'elle publie un livre, *Le cheval blanc de Lénine*, hybride, échevelé, a-chronologique, éclaté, où se bousculent, se courent après, se chevauchent, les dates et

les lieux, des dates de 1920 à 1978 — 1920: échec de l'armée rouge devant Varsovie, premier reflux de la révolution, 1978: dix ans après 1968, révolution avortée, en passant par 1933, 1936, 1942, 1956 . . . — des lieux, de Kaluszyn en Pologne à l'Avenue du Parc à Montréal, en passant par Prague, Budapest, Belleville à Paris et le Lower East Side à New-York que veulent ignorer les gens de bien, installés dans les certitudes et la respectabilité, dates et lieux pour tout dire métèques.

Un livre, quelle sorte de livre?

Pas un livre d'histoire au sens traditionnel, scientifique, objectif — bien qu'il y soit question d'événements historiques et de l'Histoire; pas un livre de mémoires, "genre littéraire normé, catégorisé, institutionnalisé" — bien que la mémoire, la recherche d'une mémoire, individuelle et collective, le travail de la mémoire y jouent le rôle essentiel; ni une autobiographie — bien qu'on y parle origines familiales, enfance, recherche de soi — ou alors une autobiographie non-narcissique, vagabonde, détraquée, pleine de trous: en sont pratiquement absents l'adolescence et l'âge adulte! Pas un roman — bien que la fiction, que l'imagination, celle de l'auteur et celle, inventée, d'autres personnages y supplée souvent l'absence de documents, le silence des morts et l'oubli. Pas une auto-analyse — bien qu'il prenne, par des voies différentes, le relais d'une psychanalyse abandonnée et qu'il ait entre autres une fonction thérapeutique, et bien que le "roman familial" soit l'une de ses sources et l'une de ses visées. Pas un pamphlet — bien qu'il s'agisse d'un livre parfois agressif, polémique, militant.

Mais tout cela ensemble. Une oeuvre de pièces et de morceaux arrachés à des temps et des lieux épars, rapaillés par la passion, l'urgence, l'angoisse et l'espérance, oeuvre nomade, pleine de trous où s'engouffrent tous les vents du siècle; art de courtepoinette, de collage, art de montage: c'est à certains films que ce livre ressemble le plus, *Deux ou trois choses que je sais d'elle* et

Sauve qui peut (la vie), Quelque part quelqu'un et Jamais plus toujours, Les rendez-vous d'Anna, Bom povo portugues, les films de Johann van der Keuken, les romans d'Hélène Parmelin, *Le Guerrier fourbu* en particulier, et ici *24 Heures ou plus, La Fiction nucléaire, Le Futur intérieur*, et les écrits de Patrick Straram le bison ravi. . .

Tout cela parcequ'il y eut une fois une petite fille à Belleville qui s'appelait Ryvka Ajzersztejn.

. . . l'intensité, l'immédiateté, l'impression d'être emporté dans une aventure, l'excitation intellectuelle et l'émotion. . .

Devenue Régine Robin (*pour devenir Régine Robin, s'il est vrai, comme le pense Shmuel Trigano, que le juif qui devient citoyen français sacrifie sur l'autel de la république son épaisseur historique spécifique*), elle a "oublié", mis entre parenthèses Ryvka Ajzerstejn et tout ce que ce nom charriait de souvenirs, de passé familial et collectif, de traditions, et le fardeau insupportable des morts en déportation. "Je n'en voulais rien savoir", dit-elle.

Mais ce rejet, ce refus et tout ce qui avait été rejeté, "contourné" depuis trente ans, s'est mis, "de façon insidieuse, feutrée", à travailler en elle, à revenir, à remonter sous forme de malaises: "Les palpitations, les fourmis dans la main et le bras gauche, les douleurs au niveau du sternum, les sueurs, les frissons, les syncopes" (p. 16); de petites hallucinations: en Hongrie, une plaque à la mémoire de la population juive de Kasthaly, massacrée par les nazis en 1943, se met, quand elle veut la revoir "à trembler". Ce n'était plus des lettres, des inscriptions, mais de minuscules flammes comme échappées d'une antique ménora" (p. 16); des incapacités: "incapable au lycée de faire des cours sur le fascisme. Arrivée à ce moment du programme en terminale, je commençais par tomber malade, régulièrement, tous les ans (. . .)

Impossible de voir un film portant sur la guerre, sur les Juifs. Impossible de supporter l'Allemand: troubles de la vue, surdité, nausées à la fin des deux premiers chapitres en général (. . .) En Allemagne, en Autriche, confusion mentale, la langue me devenait totalement étrange, elle m'échappait" (pp. 58-59).

Pourtant Régine Robin reste "puissamment installée sur ses terres" (du baillage de Semur en Auxois, et plus généralement de ses recherches historiques) et "puissamment installée dans le discours" (le discours historique traditionnel, objectif, rationnel, démonstratif). Il faut attendre 1968 et les années qui suivent pour que se trouve remise en cause la légitimité de ce discours, dont elle s'avise, avec d'autres, qu'il est discours de maîtrise, d'autorité, bref de pouvoir. Alors, l'ouvrage de réflexion sur l'Histoire qu'elle a préparé et que, dix ans après 68 elle commence à écrire prend un tour inattendu: "Dès que j'ai commencé à écrire, malgré mes dossiers bien rangés, bien classés, mes fiches bibliographiques, mes notes de lecture, mes points de la question et tout l'appareil référentiel dont on s'entoure lorsqu'on a quelque chose à dire; dès que j'ai pris la plume, c'est Kaluszyn qui s'est imposée (. . .) Une réflexion sur l'Histoire de ma part ne peut pas échapper à l'heure qu'il est, précisément à l'histoire d'une réappropriation, la réappropriation de moi-même, et d'une identité que j'ai mis plus de trente ans à contourner" (pp. 20-21).

C'est donc à partir d'une double et indissociable remise en cause que le livre s'écrit: du fond, de la personne qu'elle est devenue; de la forme, du discours qu'elle tenait — tous deux conformes. Il ne pouvait s'écrire à partir d'un autre lieu que Kaluszyn; il ne pouvait s'écrire autrement: histoire autre.

Une histoire des "autres", des habitants anonymes de ce petit village inconnu, Kaluszyn, détruit par les Allemands, ici nommés, en listes de victimes, en litanies de martyrs. La tentative de retrouver une façon de

vivre quotidienne, matérielle, et aussi des façons de penser, de sentir, de rêver; histoire des mœurs, histoire des mentalités. Effort qui se porte sur quelque chose à la fois d'extrêmement personnel — les parents de R.R. sont nés à Kaluszyn — et de complètement inconnu, de complètement disparu qu'il serait au fond sacrilège de faire revivre mais qu'il faut inhumer. Le monument que R.R. élève à Kaluszyn est donc un monument démembré, incomplet, fragmentaire, anonyme et collectif: listes; citations d'écrivains yiddish qui reprennent les contes anciens, les histoires que racontait la mère; renseignements géographiques, démographiques, économiques extraits d'un "livre du souvenir": une mosaïque de documents et de textes d'origine et de nature diverse insérés tels quels par R.R. dans son "mémoire". Elle emprunte quelques-uns des instruments de l'Histoire, le travail de préparation, de documentation — "pendant des mois et des mois, j'ai amassé des notes de lectures, j'ai constitué des dossiers" — dans un but qui n'est pas du tout celui de l'historien: Kaluszyn a été détruit, elle n'a pas connu Kaluszyn, n'y a jamais été, ne pourra jamais y aller puisqu'il n'existe plus, et il s'agit sans doute davantage d'en finir avec Kaluszyn que de le faire revivre.

Ce qui demeure, c'est le rêve du père, raconté par lui avec des variantes multiples, qui donne son titre au livre: le (rêve du) cheval blanc de Lénine qui caracole dans la tête de la fille comme il galopait dans celle du père, transmis de lui à elle; dont les sabots martèlent une chose, la ligne, le stalinisme dans une tête, celle du père, une autre, l'anti-stalinisme, sortir de "l'ombre de Staline", dans l'autre, celle de la fille. Autre histoire: à la recherche de son histoire et de l'histoire non plus derrière mais en avant de soi. En finir avec Kaluszyn pour, Kaluszyn enterré, chercher le "Yiddishland", se (ré)appropriation la "Yiddishkeit".

Histoire autre: faite — écrite, composée, conçue — autrement: sans l'appropriation, l'assimilation des

textes et du travail des prédécesseurs pour le régurgiter sous la forme du discours universitaire; sans l'appareil; sans l'impassibilité. Cartes sur table: listes, photos, extraits d'oeuvres. Avec toutes les oscillations, les hésitations, les reprises, les passages — du "je" au "il" au "vous", de l'anecdote à la réflexion — les allées et venues capricieuses dans le temps et l'espace de la remémoration ou de la rêverie.

La perte en cohérence linéaire et chronologique, la non-satisfaction de la curiosité biographique et psychologique — Régine Robin saute par dessus son adolescence et son entrée dans l'âge adulte et ne fait que mentionner l'acculturation opérée par l'école — sont compensées, et largement, par l'intensité, l'immédiateté, l'impression d'être emporté dans une aventure, par les percées, les ouvertures, par l'excitation intellectuelle et l'émotion, que la composition éclatée du livre fait ressentir.

Son principe d'organisation, le critère de ce qui y trouve et n'y trouve pas place, le dénominateur commun de tous ces thèmes, de tous ces tons, de toutes ces scènes n'est peut-être pas la recherche d'une identité, la chronique de la réappropriation par un travail de mémoire d'une identité, d'une part d'identité perdue; en l'absence d'un passé vivant — tout a bougé, Kaluszyn n'existe plus, les parents sont morts et Belleville a changé — et d'un présent acceptable — Israël n'est pas le shtetl des histoires maternelles mais un état-nation; la "ligne", la "(Sta)lligne" est définitivement déconsidérée, et toutes les lignes, toutes les langues de bois, tous les discours de pouvoir avec elle; la tradition, réappropriée, risque de n'être plus qu'un folklore — la réappropriation est illusoire, impossible.

Ou plutôt la tentative de réappropriation (de quelque chose, une part d'elle-même, son enfance, les images, le tissu de l'enfance, qui, elle le découvre au cours du travail, n'existe plus) n'est qu'une phase, un passage obligé dans une entreprise plus complexe, plus complète; le "travail de

mémoire", la recherche d'une généalogie oubliée, refoulée, sont liés à la recherche d'un espace, d'un lieu, d'un lien où se rejoindraient, se réconcilieraient, s'épanouiraient ensemble Régine et Ryvka, espace, lieu, lien — le Yiddishland, la Yiddishkeit? — eux-mêmes éparpillés, sans existence matérielle nulle part. Le travail de la mémoire devait les retrouver, il s'agit en fait de les inventer.

La recherche, plutôt que recherche d'identité, recherche d'un passé, est recherche d'un rattachement, d'un attachement, de ce à quoi il vaudrait la peine de lier sa vie pour l'accomplir; cette entreprise n'a pas de fin, et elle est à vrai dire tournée moins vers le passé que vers l'avenir; elle vaut par elle-même, et par la tentative de l'écrire. L'entreprise de réappropriation doit inventer son objet, et le travail de mémoire devient travail d'écriture, travail d'invention, de création: Ryvka, Régine, le Yiddishland, la Yiddishkeit ne sont nulle part ailleurs que dans le livre en train de s'écrire, dans la langue et la forme inventées du livre, dans ce rapailage de souvenirs vrais et apocryphes, de citations, de litanies de noms de lieux, de personnes, de nourritures, de chroniques interrompues, de paraboles tronquées, de réflexions, d'allégories, entre le shtetl disparu et le cheval qui toujours revient, la vieille Europe et le nouveau monde, entre Ryvka étouffée et Régine mutilée, là, peut-être, le livre et l'auteur, le livre neuf, la femme nouvelle vont l'un l'autre se mettre au monde.



Du féminisme à l'égalité politique.

Un siècle de luttes en Suisse, 1868-1971. Par Susanna Woodtli. Lausanne: Payott, 1977.

Michel Despland

Au pays de Guillaume Tell et de Heidi, les femmes ne votent qu'à partir de 1971. Les institutions suisses, le fédéralisme et la démocratie référendaire, ont fait que les

femmes ont enfin obtenu le droit de vote, non pas à la faveur de la décision d'un gouvernement, d'un dictateur ou d'un parlement, mais à la suite d'un vote du souverain d'alors, soit l'ensemble des citoyens adultes mâles. Le souverain s'est prononcé à plusieurs reprises et à divers niveaux avant de dire le "oui" national. Le livre nous apprend, par exemple, qu'en 1959, le "oui" pour le suffrage universel adulte, ne recueillit, au niveau national, que 33.1% des suffrages, répétant ainsi, à peu de choses près, le pourcentage atteint dans les six cantons qui votèrent entre 1919 et 1921. En 1971 enfin, ce fut 65.7% citoyens et 17 cantons sur 24 qui dirent oui. Le malheur des Suisse(sse)s fait le bonheur des historiens et des sociologues: on peut suivre l'évolution de l'opinion, commune par commune, canton par canton. En général, la Suisse Romande a une longueur d'avance sur la Suisse Allemande, et les protestants, deux sur les catholiques. Genève mène le peloton. Et vive Jean Jacques Rousseau!

L'ouvrage de Susanna Woodtli (bien traduit de l'allemand) nous fait revivre différentes étapes et plusieurs pages de cette histoire. Evidemment tout n'est pas dit. L'oeuvre de synthèse ne peut qu'exploiter les connaissances disponibles aujourd'hui. On appréciera les mini-biographies esquissant le cheminement des pionnières, qui travaillèrent surtout sur les questions sociales; il saute aux yeux que la prise en charge féministe commence avec les soins donnés par les femmes médecins. On découvre que les femmes de bonne famille acceptaient volontiers de voter, mais s'indignaient à l'idée que le suffrage serait aussi accordé à leurs bonnes. On

remarque une fois de plus les attermoissements et le double jeu des socialistes. En 1919, les féministes bâloises s'opposent à la décriminalisation de l'avortement proposée par des juristes masculins, et avancent l'argument suivant: "On déprécie la femme en tant que créatrice et gardienne de la vie, mais on la valorise en tant qu'objet de l'avidité sexuelle de l'homme". On y lit des textes bien choisis: discours en chambre d'un député schwytzois en 1945 (contre); lettre ouverte d'un théologien zürichoïse en 1966 (pour). Dès 1959, on sent que l'auteur parle de ses propres luttes. Et surtout, on voit Zûrich basculer en 1968. Des jeunes filles fondent un MLF, débordent le mouvement par la gauche et y sèment la zizanie. Une fois victimes du désordre et en lutte avec les jeunes folles, les vieilles militantes de la démocratie finissent par apparaître relativement normales. Elles cessent d'incarner la féminité menaçante. Dirai-je qu'elles font dès lors figure de chattes sans griffes? ou de sages bien dans la norme helvétique?

On apprend enfin, qu'en Suisse, la démocratie passe encore souvent par les communes. Comme au XIIIe siècle. Dans les communes bernoises, les femmes votaient déjà en 1833. (Cela fut supprimé en 1887; les juristes ayant produit un joli syllogisme: puisque tous les Suisses sont égaux devant la loi, les Bernoises ne sauraient avoir ce que d'autres n'ont pas.) Dès 1919, elles votent au Tessin pour tout ce qui touche à l'administration des biens communaux. En 1957 une petite commune valaisanne défie la loi en invitant les femmes à voter. (Toujours prudents, on dispose pour elles une urne spéciale.) Et les irréductibles de la Suisse Cen-

trale (pays de Guillaume Tell) et Orientale (pays de Heidi), commentent par autoriser les communes à donner le vote aux femmes dans les affaires communales. Petit à petit, l'une après l'autre, celles-ci y consentent. Le livre inclut une excellente bibliographie, d'abondantes tables, et surtout un précieux dossier iconographique. En Suisse, les luttes référendaires se font à coup d'affiches et de caricatures; il faut les voir!

Le livre montre (ce qui ne surprendra personne) la lenteur, la bêtise (au carnaval de Bâle), les portes qui s'entrouvrent, puis se referment. Il souligne aussi ce qu'il reste à faire. Il signale les quelques sujets de fierté. L'Université de Zûrich fut la première au monde à accorder un diplôme de médecin à une femme (1867). Et au XIXe, les auteurs suisses romands écrivirent sur l'émancipation de la femme, aussi souvent et en même temps que les écrivains oeuvrant de l'autre côté du Jura. On a même l'impression que les Suisses accrochent le grelot plus tôt, et sont moins marginaux et utopiques que les féministes français.

Il faut conclure. L'auteur a raison de dire que la Suisse a commencé à admettre en 1971 qu'elle faisait partie de l'Europe, autrement qu'au sens géographique. Mais elle n'explique guère le pourquoi du conservatisme foncier. (En 1957, le gouvernement était pour; les chambres en 1958; mais le peuple, seulement 13 ans plus tard.) Pour ma part, je soulignerai l'emprise du modèle anti-que sur les mini-républiques alpêtres. La cité libre, la vallée libre, vivent toujours sur le qui-vive face aux empires voisins. Les citoyens apprennent le maniement des armes; ne votent que le soldats.



IMMIGRANT WOMEN'S HEALTH HANDBOOK

The Immigrant Women's Health Handbook, a book by and for immigrant women, is available from the Immigrant Women's Centre. The book, which is available in Portuguese, Spanish, and Italian as well as in English, covers such topics as the reproductive system, conception, abortion, infections, cancer prevention for women, and well-being. For more information contact the Immigrant Women's Centre, 348 College Street, Toronto, Ontario M5T 1S4, or call (416) 924-7161.